

C'est un océan de voluptueuse et sainte ivresse ; c'est une immensité de douceur, faisant rêver un bonheur parfait !

Sous une brise caressante malgré l'époque avancée, une pluie de feuilles jaunes s'éparpille autour de moi me disant la réalité : le bonheur ne serait-il qu'un vain mot ?—Cette pauvre feuille morte me rappelle-t-elle qu'il est une fin à tout ?

Elles tombent languissamment autour de moi, sur la grève, dans les eaux qui les emportent !...—Où ?...—Insondable inconnu !

Une de ces feuilles vient, frémissante, s'abattre sur mon papier : jolie petite feuille de frêne, feuille d'un rouge-feu, comme les nuages là-bas, tout au fond de l'horizon, par un beau coucher de soleil.

Pauvre petite feuille ! Te voilà finie, la mort t'a touchée, tu vas disparaître à jamais, tu retournes au néant !...

« Non, je ne suis pas finie ; non, je ne retourne pas au néant ! Et de quel droit, ô homme ! me juges-tu malheureuse ? Si je tombe comme un soupir, est-ce à dire que je suis abandonnée ? est-ce une plainte que j'ai formulée ? Le Créateur détruit-il son œuvre ? On enseigne dans vos collèges, dans vos universités, que rien dans la nature ne se perd. Tout a une destinée, nul ne peut s'y soustraire, chacun l'accomplit à sa manière, ou selon sa position si tu le veux. J'ai aimé ; au printemps, à ma façon j'ai salué l'Aurore, béni Celui qui m'avait faite ; j'ai frissonné aux tièdes zéphyrs, j'ai palpité sous l'effort de la tempête... mais j'ai résisté parce que je me laissais conduire par la Toute-Puissance. Aujourd'hui, les premiers frimas ont glacé la sève qui me nourrissait : je tombe à mon heure ; mais je vais continuer mon œuvre. Les principes de vie qui sont en moi vont, à leur tour, vivifier la racine qui m'a sustentée ; je renaîtrai l'an prochain dans le joli bouton, dans la gracieuse feuille qui s'ouvrira, tremblante, aux premiers beaux rayons du soleil. Parce que j'ai fidèlement accompli ma tâche, sans anticiper sur les décrets du Ciel, sans en vouloir changer l'ordre immuable ! Dis-moi : en est-il de même des humains ?... »

Ainsi me parlait la petite feuille rouge-feu, belle comme le nuage pourpré, tandis que le courant chantait à mes pieds sur les galets, avec une suave tendresse, un calme, une immortalité reposante...

Dans l'amorcellement des autres feuilles avait disparu ma petite feuille rouge-feu : je l'écoutais encore... et là où elle gisait, je ne pouvais plus la distinguer d'entre ses sœurs.

Ce qu'elle disait ne se liait-il pas intimement à la douce rumeur des eaux, à la gracieuse mélodie éolienne de la brise dans les branches frêles et presque dénudées du saule penché ?

Cependant, écoutez : dans ce murmure, voici une plainte suprême, un réel cri d'angoisse !—Mon cœur le saisit, se l'identifie. Qui n'a souffert ?

Souffrir !... Souffrir des indicibles abandons de ceux que l'on avait pris pour des amis ; souffrir dans les fibres les plus intimes de son être, se voir repoussé de partout comme un paria, être frappé dans ce que l'on a de plus cher, voir mettre en œuvre la méchanceté unie à la calomnie, parce que l'on aime ses semblables, n'est-ce pas de quoi amener le désespoir !

Dans le murmure des eaux, c'étaient des soupirs, des gémissements, des sanglots.

L'amitié est foulée aux pieds. La jalousie, d'autres sentiments vils et bas, s'acharnent sur une victime : pourquoi ?...

Toutes les illusions tombent : chaque rafale emporte des paquets de feuilles expirantes ! Le cœur se crispe, s'éteint au souffle glacial du malheur, comme la plante à l'approche de la bise d'hiver.

Il n'est plus aucun sentiment noble, élevé ; on ne sait plus aimer ! Qu'est-ce que le cœur, en ce siècle ? —Malheur à l'arriéré, au rétrograde capable de sentir encore, capable de se dévouer, capable d'avoir de l'affection : on dénature ses intentions, on le brise, vous dis-je ! C'est un être sans jugement, qui ne fera jamais rien de bon. On les chasse, ces gens-là : qu'est-il besoin d'eux ?

La feuille rouge feu activera encore, en tombant, la vie de l'arbre qu'elle a paré ; nul n'y prend garde.

Elle accomplit sa destinée sous l'œil de Dieu ; elle réchauffe la racine, même lierre meurtrier dont les tortis enserrant, étouffent l'arbre auquel il s'appuie.

Sur les galets, l'eau continuera seule de chanter doucement, tristement, l'amour disparu dans la boue de l'égoïsme, de la jalousie, de la méchanceté.

*Jimm Picard*

## MORT DE MGR D'HULST

Mgr d'Hulst, député du Finistère, (France), recteur de l'Institut catholique, est mort le 6 novembre, en son appartement de la rue de Vaugirard, à l'âge de cinquante cinq ans.

L'abbé Maurice Le Sage d'Hauteroche, comte d'Hulst, était né à Paris le 10 octobre 1841, d'une ancienne famille languedocienne qui a donné à l'Église le Pape Urbain V. Il avait fait de brillantes études classiques à Stanislas et a été plus d'une fois lauréat du concours général. Etudiant ecclésiastique de 1859 à 1866, il était resté cinq ans à Saint-Sulpice et deux ans à Rome pour y conquérir le doctorat en théologie et le doctorat en droit canon. Ordonné prêtre en 1866 il avait été attaché comme vicaire à la paroisse de Belleville, puis comme aumônier à l'ambulance de la presse pendant la guerre ; il se trouva à Bazeilles, fut



pris à Sedan, s'évada au moment de la capitulation et prit part au siège de Paris. Nommé, en 1885, vicaire général du diocèse de Paris et archidiacre de Saint-Denis, il avait suivi, en 1878 le cardinal Guibert au conclave de Léon XIII, et avait reçu à cette occasion la dignité de prélat de la maison du pape avec le titre de Monseigneur. Il était secrétaire du conseil des évêques fondateurs de l'Université catholique, lorsqu'à la suite des lois qui, en 1886, désorganisèrent l'enseignement supérieur libre, il devint Recteur de l'Institut catholique de la rue Vaugirard, qu'il n'a plus quitté. Il succéda, en 1890, au P. Monsabré comme prédicateur des carêmes de Notre-Dame, et, en 1892, à Mgr Freppel, comme député conservateur de la troisième circonscription de Brest.

## RÉVERIE

Par une de ces après-midi sombres de l'automne, une jeune novice, assise sur un banc, dans ce jardin austère entouré d'un mur sévère, regardait avec tristesse tomber les feuilles jaunies qui se détachaient des arbres, tournoyaient dans l'espace et venaient s'abattre à ses pieds.

Cette tristesse de la saison remplissaient son âme d'une sainte mélancolie et, à travers le prisme transparent du souvenir, son esprit rêveur, guidé par son

pauvre cœur souffrant, entrevoyait plus d'une réminiscence—de ces saintes réminiscences qui torturent le cœur en l'ennoblissant. Hélas ! elle se rappelait ces beaux jours de l'automne précédent—jours déjà loin—durant lesquels elle avait passé tant d'heures heureuses en compagnie de cet ami qu'elle avait cru sincère et noble, à qui elle avait si souvent ouvert son cœur. Elle voyait passer devant elle ce long cortège de fêtes joyeuses, de ces bonheurs si doux, et maintenant disparus, relégués dans ce domaine du passé où séjournent tant d'espoirs déçus, tant d'illusions évanouies.

Puis elle se souvenait, avec effroi, du jour où l'infidèle lui avait dit *adieu*, emportant avec lui toutes ses promesses, tous ses serments. Ah ! elle avait cruellement souffert, cette sainte martyre, car elle faisait partie de ce petit nombre de noble cœur qui savent si bien aimer. Comme eux, elle était venue se frapper à cet écueil si terrible qu'on nomme la *désillusion*. Victime de ces nobles illusions, elle venait de faire un adieu solennel au monde, emportant dans son cœur cette douloureuse souffrance. Sa douleur était telle que, même après sa décision, elle ne pouvait s'empêcher de jeter un regard sur le passé, ce passé tant aimé jadis, et qu'aujourd'hui elle avait en horreur.

Mais, au milieu de ces tourments, jamais une idée de haine ou de vengeance ne vint traverser son esprit. Les martyrs ne se souviennent que pour bénir la main de leur bourreau.

Ses beaux yeux si doux étaient remplis de perles brillantes, et ces larmes, engendrées par la mélancolie d'une âme souffrante, tombaient sur les feuilles jaunes, tristes débris d'une saison sans pitié, d'une saison aussi triste que ce jeune cœur.

Le vent cessa de souffler, les feuilles cessèrent de tomber, et derrière la haute muraille le soleil suivait sa pente rapide pour se dérober dans les nuages sombres.

Ainsi, le calme se rétablit dans l'âme de la pauvre jeune fille ; oubliant les douceurs d'un bonheur passé ; rejetant loin d'elle ces réminiscences qui lui tenaient au cœur par tant de fibres intimes, elle ne se souvint que d'une chose : « Qu'elle avait beaucoup aimé et qu'elle avait beaucoup souffert. »

En ce moment la cloche réglementaire acheva de mettre fin à sa rêverie. D'un pas mal assuré, elle se dirigea tristement vers ce couvent où devait s'écouler le reste de sa vie. En mettant le pied sur le seuil de la porte, elle dit un éternel adieu au passé et résolut de se sacrifier en silence, de souffrir sans se plaindre, de prier pour celui qui avait été son bourreau et qui, au moment où elle souffrait, au moment où de sa bouche virginale montait une prière pour ce cœur sans noblesse, passait le temps en de continuelles orgies, oubliant complètement sa victime, ce jeune cœur qu'il avait brisé, au printemps même de sa vie.

*Ribou*

## MADAME ALBANI

(Voir gravure)

Montréal vient d'entendre encore une fois la diva canadienne. Madame Albani a chantée à la salle Windsor, devant un public d'élite qui ne se lassait pas de l'applaudir.

Madame Albani a été admirée sur toutes les scènes du monde. Son renom, comme son talent, est égal à celui des plus célèbres divas. Elle n'a pas de supérieures connues pour la beauté de la voix.

Nous avons droit d'être fière de notre compatriote.

L'agriculture est comme une échelle de proportion sur laquelle on peut mesurer la prospérité et la décadence des empires : lorsqu'elle languit ou succombe, ils ont le même tombeau.—RIVAUX.